

**NOTE DE LECTURE par Françoise Petitot, Lettre de l'enfance et de l'adolescence n°76, novembre 2009.**

**Le dialogue familial**

**Un idéal précaire**

**Gérard Neyrand**

**Toulouse, érès**

La mutation de la famille et de ce qui la fonde est désormais un fait d'évidence. On en a fait à plusieurs reprises l'histoire et l'analyse. Mais, à être immergé dans une mutation, on n'en perçoit pas toujours les ressorts. C'est donc le mérite de cet ouvrage de Gérard Neyrand, sociologue, dont c'est l'objet de recherche, de nous permettre d'en saisir les tenants et les aboutissants. En effet ce livre rassemble et met à jour de nombreux travaux de l'auteur et de ses collaborateurs dans différentes revues et permet donc de constater l'évolution des représentations.

② Démariage, émancipation de l'ordre patriarcal des femmes, des enfants, « révolution du sentiment » et donc reconfiguration des rapports de couple, la conjugalité subit une véritable mutation qui n'est pas sans conséquence sur la famille. L'organisation familiale se modifie. La place, le rôle, voire la fonction des pères, des mères, évolue vers une indifférenciation désignée par le vocable de parentalité. L'évolution de la reproduction, contraception, procréation médicalement assistée indique la place centrale qu'y tient l'enfant, bien précieux considéré dorénavant dès sa naissance, voire sa conception, comme une personne, qu'il s'agit de respecter, de protéger avec « il faut parler[1] ». L'échange langagier, la concertation, la négociation, le dialogue deviennent une nouvelle norme du fonctionnement familial. Cette norme, à allure d'idéal, ne s'impose pas sans difficultés. Non seulement elle met en question la conception traditionnelle de l'autorité dans la différence générationnelle, mais elle suppose une capacité à élaborer, verbaliser en particulier dans les situations difficiles de conflit comme les séparations conjugales.

③ De cet ensemble d'articles, tous intéressants, on retiendra ici tout particulièrement les textes sur la garde partagée en particulier autour de « l'incapacité présumée du père à s'occuper du bébé », le texte sur « Le désarroi des professionnels face à la précarité monoparentale » et le dernier texte « Sexualité, maternité, paternité, pouvoir : un espace en cours de restructuration ».

④ Dans le premier de ces articles, publié en 2002 dans la revue *Dialogue*, l'auteur interroge la différence des fonctions en relation avec la différence des sexes : reprenant les théories psychologiques et psychanalytiques, il souligne leur « conjonction » avec les observations concrètes et cliniques qui tendent à considérer que « l'intérêt du jeune enfant est subordonné au seul lien mère-enfant ». Cette idée interroge l'auteur, est-elle une « donnée naturelle » ou plutôt culturelle ? En accord d'ailleurs avec certaines théorisations psychanalytiques, il souligne que « le développement de l'enfant peut être conçu comme pris d'emblée, dès la naissance (dès la conception disent certains) dans une triade ». Que l'enfant ait besoin dans son développement des deux figures d'attachement semble

peu discutable, mais la compétence du père en matière de soin se révèle à l'expérience plus problématique. Problème de représentations culturelles répond l'auteur : il peut être tout aussi compétent, comme le revendiquent un certain nombre de pères, « dans la mesure où les représentations dont il est porteur l'autorisent et le prédisposent à s'occuper de son bébé ». Dans la mesure où l'on conteste le caractère « instinctif » de la disposition maternelle, mère comme père peuvent se trouver en difficultés dans leur préoccupation parentale et tout ne serait affaire que de représentations culturelles... ce qui pour le moment prête encore à discussion. On peut penser que plusieurs années d'expérience de la garde alternée nous fourniront en la matière plus de données non seulement sociales et idéologiques mais cliniques.

Le second de ces articles se situe dans la quatrième partie « La précarité monoparentale ou l'échec du dialogue ». Le texte sur le désarroi des professionnels[2] face à cette précarité est un dialogue avec Claude Martin, sociologue, spécialiste des politiques sociales concernant la famille et plus particulièrement des situations post-divorces et Patricia Rossi, psychanalyste, ayant participé à la recherche-action sur les Marseillaises en situation monoparentale précaire. Ce texte est fort intéressant car il juxtapose des réflexions sociologiques à des réflexions sur la théorie psychanalytique. Certes les deux interviewés soulignent que ce désarroi voire ce sentiment d'impuissance des professionnels n'est pas propre à l'abord des situations de monoparentalité précaire. Claude Martin souligne la contradiction dans laquelle se trouvent les professionnel(le)s entre « d'une part une vision modernisée de la famille » et d'autre part « les normes et les idées reçues qu'ils continuent de véhiculer sur ces mêmes situations ». La tâche leur est d'autant moins facile qu'ils sont souvent confrontés aux mêmes situations de divorce, séparation, recompositions familiales, etc. De plus le discours sécuritaire récent fait souvent de la famille, et tout particulièrement des familles monoparentales, la source de l'incivilité, des troubles, voire de la délinquance des jeunes et moins jeunes. On pourrait y rajouter, propose Gérard Neyrand, les difficultés des institutions à prendre en charge de façon cohérente et pertinente ces familles. Patricia Rossi poursuit cette réflexion en interrogeant le peu de considération que les pratiques gestionnaires accordent au soutien psychologique qui nécessite du temps et à la dimension transférentielle qui entraîne un lien de dépendance entre professionnel et usager, passage souvent indispensable pour faire évoluer ces situations. Mais au-delà elle interroge, à travers une réflexion sur l'influence des représentations psy sur les professionnels, le « refoulé social » c'est-à-dire, les représentations de la femme marquées par la culture patriarcale, la femme en situation monoparentale étant peut-être considérée « comme un utérus qui a perdu son maître et qui se baladerait ». Pourquoi les représentations « psy » concernant les mères, particulièrement les mères monoparentales, sont-elles toujours si négatives ? Aurait-on peur de ce premier temps « incestueux » de la vie des êtres humains, temps de « libido partagée » qui vient « du matriciel utérin » que l'humain

ne peut se représenter et qu'il dénie ? La situation monoparentale ne viendrait-elle pas solliciter les fantasmes de chacun concernant ces temps premiers ?

6 Ces dernières considérations nous introduisent au dernier texte publié dans *La pensée* en 2004, « Sexualité, maternité, paternité, pouvoir : un espace en cours de restructuration », qui retrace l'histoire du pouvoir familial, social et politique dans le dispositif de sexualité. En effet la question de la différence des sexes est au cœur de toutes ces évolutions des représentations. La démocratie familiale serait-elle une mise en cause de l'ordre anthropologique passé ? Car « ce n'est plus le couple institué qui fait famille, mais la venue de l'enfant qui, à travers la filiation qu'il cristallise, fonde la vie familiale autour de la parentalité », néologisme qui, comme il l'a été maintes fois souligné, exclue la différence père/mère.

7 Les résistances à cette conception « moderne » viennent, selon l'auteur, « pointer la difficulté contemporaine à penser et mettre en œuvre un fonctionnement social démocratique qui ne s'appuie pas sur le déni de la différence des sexes, voire de celle des générations. »

Ce qui amène Gérard Neyrand à conclure, après ce long parcours, que « le principe du dialogue familial demeure éminemment questionnable tout autant que précaire ».

Françoise Petitot

[ 1] Voir *La Lettre de l'enfance et de l'adolescence*, revue du *GRAPE*, n° 75, le dossier « Dire, taire, mentir ».

[ 2] Revue *Dialogue* 163, 1er trimestre 2004.